

Le 29 octobre 1786, le *Journal de Paris* annonce l'ouverture prochaine d'une « [...] blanchisserie pour le linge de Paris, de Versailles et des environs. Cet établissement, situé à La Briche près de Saint-Denis, sur le bord de la Seine, comprend, dans une étendue considérable de bâtiments, tout ce qui est nécessaire pour la perfection du blanchissage. »

La Briche est alors un hameau dépendant d'Épinay-sur-Seine, situé à la limite avec Saint-Denis, au bord de la Seine. En réalité, la construction de la blanchisserie est loin d'être achevée. Son promoteur, Jean-Henri Wilfelsheim, ambitionne de blanchir le linge de 15 000 à 20 000 Parisiens et, pourquoi pas, celui de la cour. Il s'est associé avec un financier, Louis-Alexandre Marquet, receveur général des finances de la généralité de Bordeaux, qui a avancé les premiers fonds, et avec un joaillier nommé Bachmann.

Après l'achat d'une grande maison à La Briche – une ancienne hôtellerie à l'enseigne de l'*Épée royale* – dotée d'un terrain d'un hectare et demi, les travaux ont commencé le 15 mai précédent. La proximité de la Seine, outre la liaison rapide avec Paris, a été déterminante dans le choix d'établir la blanchisserie à La Briche. Un ingénieur en hydraulique réputé, Antoine Cordelle, est chargé de mettre au point une machine hydraulique mue par un manège pour pomper l'eau du fleuve. Mais il aura beaucoup de mal à installer sa prise d'eau à cause des crues et il lui faudra établir des digues et pomper sans relâche. Les ouvriers travailleront même la nuit, éclairés par des lampions.

Le 23 mai 1787, est créée la Société par actions de la buanderie de La Briche. Des blanchisseuses sont recrutées à Paris et dans le Nord.

Enfin, le 24 octobre suivant, la blanchisserie peut ouvrir. Grâce à l'ambassadeur d'Autriche qu'il connaît un peu, Wilfelsheim a obtenu un brevet du roi qui l'autorise à appeler la blanchisserie la *Buanderie de la reine*, sans aucun lien avec la maison de la reine.

La blanchisserie forme un ensemble impressionnant de bâtiments qui s'étendent en façade sur 120 mètres : buanderie, magasins, ateliers de triage et paquetage du linge, salles de repassage, lavoirs, réservoirs, séchoirs, logements des blanchisseuses, réfectoire, remises, écuries, pompes. La buanderie, dont les murs sont percés de 16 grandes arcades et dont le comble de 11 m de haut, repose sur 48 colonnes et occupe une surface de 300 m². Là, les femmes lavent le linge dans des lavoirs dont l'eau, additionnée de soude, est chauffée par des chaudières alimentées au bois ou à la tourbe. Le linge

lavé est acheminé, à l'aide d'un monte-charge, dans le séchoir aménagé dans le comble sur sept niveaux, et mis à sécher sur des claies, au moyen de la chaleur dégagée par les conduits des cheminées. Le séchoir peut contenir 50 000 pièces de linge. À la belle saison, le linge est aussi mis à sécher sur un gazon planté de piquets. Il est ensuite repassé avec des fers chauffés par des fourneaux ou lustré dans des calandres. Une dizaine de fourgons vont tous les jours chercher le linge à Paris et le rapportent blanchi et repassé huit jours plus tard. Les tarifs sont élevés : une livre pour un bonnet de coton (un ouvrier gagne deux livres par jour), douze livres pour un pantalon, quarante livres pour une robe de mousseline...

Plus de trois cent personnes – dont les deux tiers sont des femmes – travaillent à la blanchisserie. Mais l'entreprise est un gouffre financier : comment s'y retrouver dans tout ce linge qui ne comprend pas moins

de 30 pièces différentes pour les hommes, 39 pour les femmes, 20 pour les enfants ! Comble de malchance, en mai 1789, Marquet, qui a trop puisé dans sa recette générale des finances pour son compte personnel, fait banqueroute et fuit à l'étranger. La *Buanderie de la reine* perd son principal bailleur de fonds, les bâtiments sont hypothéqués pour pouvoir payer les blanchisseuses et les employés, et le 9 mai 1790, elle cesse de fonctionner. L'ensemble est divisé en plusieurs lots vendus en 1793 à des industriels de Saint-Denis et Paris qui transforment en usines les anciens locaux de la blanchisserie, sauf la grande buanderie qui est démolie. L'un de ces bâtiments, longtemps occupé par une féculerie, puis par l'usine de gommes Mallat, subsiste aujourd'hui. Restauré, il abrite un immeuble de bureaux, sous le nom d'Hôtel des lavandières. Les autres bâtiments ont disparu. À leur place s'est installé, le siège social de l'entreprise de prêt-à-porter Naf-Naf.

Encore du beau linge, mais à la portée de tous...

Pierre Tyl, archiviste

Le séchoir pouvait contenir 50 000 pièces de linge.

La « Buanderie de la reine » comprenait un ensemble impressionnant de bâtiments sur 120 mètres de façade.